



Madame de Sévigné

Correspondance

III

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR ROGER DUCHÊNE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MADAME DE SÉVIGNÉ

Correspondance

III

(septembre 1680 - avril 1696)

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ

PAR ROGER DUCHÊNE

AVEC LA COLLABORATION DE JACQUELINE DUCHÊNE

POUR L'ÉTABLISSEMENT DE L'INDEX

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.

805. À MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, dimanche 8 septembre [1680].

C'est me renouveler les douleurs de l'éloignement que de me faire apercevoir les travers de mes inquiétudes. Vous souvient-il des raisonnements que nous faisons sur la perte de Charleroi¹, lorsqu'il y avait plus de quinze jours que Montal était entré dans cette place qu'il avait secourue ? J'ai eu des craintes aussi bien fondées pour vos meubles², qui étaient sous vos yeux ; j'en suis fort aise. Le jour viendra, je l'espère, que nos discours seront un peu plus justes ; on tire de si loin qu'il est impossible de tirer droit.

J'attends avec une grande impatience cette décision qui doit faire honneur à toutes vos prophéties³. Votre petit frère cherchera à se marier ailleurs⁴. Nous avons eu de grandes terreurs. Dieu merci, elles sont devenues paniques, et il en sera quitte pour de petits anodins. Ce n'était rien que ce qu'il avait ; ce n'était qu'un peu de gale, qui était le reste de la chaleur de quelques médecines un peu vigoureuses qu'il avait prises à Paris. En vérité, c'est une grande joie que d'être sorti de cette peine.

Vous avez quitté vos bains, ma fille ; c'est une chose admirable que le soulagement sûr que vous en recevez pour vos coliques sans que votre poitrine y trouve rien à redire. Je suis ravie quand je vous vois reprendre le fil de votre repos et vous bien restaurer, car le bain affaiblit un peu. Montgobert me fait toujours un fort grand plaisir en me parlant sincèrement et en détail de votre

santé; elle m'en paraît si aise, et je la reconnais si bien là-dessus, qu'en vérité j'ai peine à croire que ce vers de Corneille lui soit bien appliqué :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir¹ ?

Elle n'est point démonstrative; je croirais plutôt qu'elle pourrait dire : « Qu'importe de mon humeur, de mon chagrin, de ma jalousie, si mon cœur fait son devoir ? » J'ai reçu deux de ses lettres à la fois; elle me devait la suite du bain. Elle me conte les folles lettres que vous écrivîtes tous, l'autre jour, à M. de Coulanges; cela était plaisant. Elle me dit aussi les infinités de trains qui vous arrivent de tous côtés; il n'y a pas moyen d'imaginer que tout cela puisse coucher sous un même toit. Je crois que vous y aurez encore un supplément de trois beaux-frères²; le Chevalier m'écrit d'une manière à me le persuader. C'est une plaisante solitude que la vôtre.

La nôtre commence à se gâter, mon fils réveille tout. Cette bonne princesse fait ses galeries de Vitré ici³, et vous jugez bien que nous lui rendons plus chaud que braise. Elle joue à l'hombre avec mon fils et M. du Plessis, et pour m'amuser, elle me fagote un reversis; cela fait une société. Cependant, pour entretenir l'air de la solitude, au moins par le nom, j'ai fait dresser une allée aussi longue que la *grande*, qui s'appelle la *solitaire*⁴. Elle est si belle, si bien plantée que mon fils devrait baiser les pas que j'y fais tous les jours, mais comme elle contient douze cents pas, et que ce serait un exercice un peu violent avec un sang aussi échauffé que le sien, je lui fais crédit de cette reconnaissance.

Je me suis servie de votre nom pour obliger la princesse à ne plus assassiner de reproches sa pauvre fille, de trois cents lieues loin. À force de lui parler du bonheur de cette personne, et de lui demander ce qu'elle voulait donc, j'ai si bien fait qu'elle lui écrit des douceurs et des bontés, et qu'elle les trouve même dans son cœur⁵, car la grandeur et les richesses sont jointes au mérite personnel de son mari. Je lui ai conseillé de l'aller voir l'année qui vient, et enfin j'ai fait des merveilles. Elle vous dit mille et mille douceurs, et trouve que nous faisons toutes deux parfaitement bien de nous aimer.

J'ai tout dit sur la visite de Brancas à Mme de Coulanges. N'ayez pas peur qu'il la fasse comme celle qu'il

nous fit à Livry; sa rêverie ne le porte point à se faire du mal. Il s'imaginera bien plutôt, étant à Lyon, qu'il est à Avignon, et oubliera d'y aller. J'ai aussi répondu par avance à l'article de Monsieur de Pamiers¹. Nos pensées se croisent souvent.

Ce pauvre Sanguin est mort. C'était un bon et honnête homme. Sa famille est désolée. Voilà une place de cordon bleu. Si cette charge² n'allait pas à son fils, plutôt à Dieu que M. de Grignan la pût avoir! Il serait bien propre à lui conserver le grand air qu'elle a toujours eu; c'est la meilleure place pour subsister qu'il est possible. Vous ne sauriez m'empêcher de rêver à tout cela dans ma *solitaire*. Elle donne d'un côté dans une grande place au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *cloître* et, de l'autre, dans le labyrinthe. Elle est la plus belle de mes allées, ou du moins la plus nouvelle. C'est donc là où je vous donne cette belle charge; sérieusement, songez-y, et voyez si, avec l'étoffe que vous avez, vous ne pourriez point placer cet aîné qui ferait si bien les honneurs de la maison. Je jette cette pensée dans cette lettre; le port même n'en sera pas augmenté. C'est la seule place où l'on peut rétablir ses affaires en mangeant aussi bien que le Roi. Je ne vous parlerai point du tout de M. de Vendôme. Il viendra ou ne viendra pas; vous m'apprendrez ce que la destinée a réglé là-dessus.

Il me semble que vous ne vous attendiez pas au souvenir de cette belle reine de Portugal³; ce n'est pas du moins le vôtre qui l'a réveillée. Corbinelli m'a mandé la joie qu'il avait eue de recevoir une lettre de vous à l'occasion de cette Majesté. Vous l'assurez, dit-il, que malgré vos silences, *votre père commun*⁴, et votre mère, j'ai pensé dire *peu commune*, font une liaison entre vous et lui. Il est ravi que la reine de Portugal lui ait attiré l'honneur de votre souvenir. Il nous écrit ici des lettres trop plaisantes. Il est content de mon fils, parce qu'il est entré dans son affaire; il nous en conte les suites d'une fort plaisante manière. M. de Montespan est devenu son protecteur; il ne parle que de mettre deux mille pistoles de dédit pour celui qui se révoltera contre les arbitres, et de cent mille francs pour pousser l'affaire, s'il la faut plaider. Voilà un style qui nous est inconnu, et qui se ressent beaucoup de cet air de la Garonne. Il y a deux arbitres d'épée, Montespan et Montluc⁵, et deux de robe,

de Harlay et Sainte-Foi¹, dont le nom, disait Mme Cornuel, est comme celui des Blancs-Manteaux, qui sont habillés de noir². Tout cela échauffe notre ami, et son esprit en a retrouvé toute sa vivacité, de sorte que ses lettres font mourir de rire.

Adieu, ma chère enfant. La lettre où vous m'apprendrez les décisions que je désire me donnera une autre sorte de joie bien plus sensible. Je laisse la plume à votre petit frère, qui va sans doute commencer par vous dire :

*Après les fureurs de la guerre,
Chantons, chantons les douceurs de la paix³.*

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ

Il est vrai, ma belle petite sœur, que ma joie est parfaite, mais ma mère commence à être fâchée de ce qu'elle n'aura point occasion de me témoigner sa reconnaissance pour les soins que j'eus d'elle il y a cinq ans⁴; je lui en fais crédit du meilleur de mon cœur. Elle se trouve assez bien de moi, à ce qu'elle me dit. Pour moi, je suis ravi d'être avec elle, et cette joie toute seule suffirait pour me rafraîchir le sang. Adieu, ma belle petite sœur. Il entre un gros monsieur de Vitré qui fait que je vous quitte à la hâte pour recevoir bien sérieusement son ennuyeuse visite.

Je salue en tout respect, et pourtant avec beaucoup de tendresse, Monsieur l'Archevêque. Dieu vous le conserve! Écoutez-le bien pendant que vous l'avez. Mlles de Grignan ne seront point oubliées, ni la belle Paulinette, ni mon cher petit Marquis. Ah! justement, il faut l'abbé de Lannion à la place de Monsieur de Pamiers; n'en êtes-vous pas contente⁵?

806. À MADAME DE GRIGNAN

< Aux Rochers, > mercredi 11^e septembre [1680].

Je n'eusse jamais cru, ma chère bonne, qu'une lettre qui m'apprend que vous viendrez à Paris cet hiver, et que je vous y verrai, me pût faire pleurer; c'est pourtant l'effet qu'a produit la joie de cette assurance, et la

beauté des sentiments de cette sage et sainte fille. Non, assurément ce n'est pas toujours de tristesse que l'on pleure; il entre bien des sortes de sentiments dans la composition des larmes. Vous vous êtes souvent moquée de moi en me voyant émue de la beauté de certains sentiments, où je ne prenais nul intérêt; il m'est impossible de n'en être pas touchée. Jugez, ma bonne, ce que je suis pour le discours si tendre et si sage de Mlle de Grignan. Quelle résolution! Quel courage! Et que cette créature me paraît estimable! Il me semble qu'il faut compter sur ce qu'elle dit; il y a longtemps qu'elle médite sur cette déclaration. Elle pense ferme, comme vous disiez; ce qu'elle a résolu est immanquable. Vos prophéties sont bonnes; je ne savais où vous preniez de si grandes assurances. Vous voilà donc décidée, ma chère fille, par la plus grande affaire et la plus avantageuse qui pût arriver à votre maison¹; c'est un coup de partie, et c'est dans ces occasions qu'il faut faire un voyage *in ogni modo*². Vous prendrez de l'argent où vous pourrez, car Monsieur l'Archevêque n'a jamais parlé au diable pour vous trouver des moyens de subsistance; ç'a toujours été par des moyens naturels. Vous ne sauriez rien faire d'assez mauvais dans cette occasion, dont vous ne deviez être consolée par la grandeur du sujet qui vous y oblige, et par les doux accommodements qui vous en viennent. Dites-moi bien cette suite, ma chère bonne, et tous vos desseins, afin que je tâche d'y conformer les miens.

Je vous mandais³, ma bonne, de faire donner de l'argent à Rousseau par un de vos beaux-frères, mais le petit apothicaire étant satisfait, les autres prendront patience bien aisément. Il n'en est pas besoin non plus pour votre *Carthage*; j'en ai encore du vôtre, et ce qu'il faudra de plus est si peu de chose que vous ne devez pas y penser. Je m'en vais mander à Dubut de la faire achever; il n'y perdra aucun temps. Si vous voulez aussi quelques provisions, vous n'avez qu'à lui écrire; il vous en fera loger pour vous recevoir. Nous compterons de tout ensemble; il a de l'argent assez pour vous obéir promptement. Délivrez votre esprit de tous ces petits chagrins, et appliquez-vous à vous remettre de vos bains.

Je suis blessée de l'imagination que vous êtes encore amaigrie. Quel malheur que ce qui est si bon pour vos

coliques soit si propre à vous affaiblir et à vous rendre encore plus maigre. La Rouvière m'écrit que c'est de son ordonnance que vous prenez les demi-bains¹. Qu'est-ce que veut dire demi ? Aurait-il pensé d'une façon, et auriez-vous fait de l'autre ? Répondez-moi là-dessus, ma chère bonne, et, au nom de Dieu, restaurez-vous et me donnez une joie parfaite en vous revoyant, non seulement avec bien de l'amitié pour moi, mais encore avec une assez bonne santé pour n'être point alarmée comme nous l'avons été tant de fois avec trop de raison. Voilà des espérances, ma bonne, qui me font passer le bout de l'an de votre départ avec une douce tranquillité. Les arrangements de la Providence sont bien précisément comme je les désirais.

Je ne savais point du tout la manière dont était mort ce vieux Évreux². C'est une chose effroyable ; vous avez raison de dire que j'en serai frappée. Vraiment, ma bonne, je la suis, et je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bonhomme d'une manière extraordinaire pour le conduire à être massacré et déchiré, et tiré enfin à quatre chevaux. Voyez par combien de circonstances on voit la destinée s'opiniâtrer à vouloir premièrement qu'il se remette en équipage à quatre-vingts ans. Des chevaux neufs, point de postillon, les avertissements de tout le monde : point de nouvelles ; il faut qu'il périsse, il faut qu'il soit déchiré, il faut que MM. de Grignan en profitent³. Ma bonne, je parlerais d'ici à demain. Je trouve aussi qu'on n'est point⁴ heureux à demi. Voyez combien le Chevalier sera bien établi, et quel contre-coup pour sa maison et pour son nom.

En vérité, ma très chère bonne, si tout cela s'achève comme je le crois et comme je le souhaite, c'est un grand bonheur pour vous aussi. Il me semble que vous y avez même contribué par votre bon exemple, votre douceur, votre conduite avec cette sainte fille. Vous lui avez donné de la tendresse pour sa maison, pour son nom. Elle est bien aise, ayant de plus grands desseins et de plus hautes vues, que ses proches profitent de ce qu'elle laisse et de ce qu'elle méprise. Ne trouvez-vous point que c'est un vrai miracle que ces sortes de vocations si solides et si bien méditées⁵ ? Notre bon Abbé, à qui j'en ai fait part, comme vous l'avez voulu, en a été tout attendri. Il est si touché de Dieu qu'il prend un intérêt particulier aux

grâces particulières que l'on reçoit de lui; il vous en fait tous ses compliments. Nous les ferons à Monsieur l'Archevêque et à la famille quand vous nous le direz. Mon fils a pris intérêt aussi à cette nouvelle, qui est de si grande importance pour vous tous. Elle n'ira pas plus loin, et je vous assure que les femmes de chambre, ni personne du monde n'en apprendra rien par nous que vous ne nous en donniez la liberté.

Il y a du déchaînement au débordement des visites qu'on vous fait cette année; c'est comme par gageure : deux tables de douze couverts chacune dans cette < galerie^a. > C'est moi qui en suis cause en vous parlant de celles de M. de Chaulnes¹. Mais, ma bonne, il faut des lits dans la [galerie^b]; enfin cela me paraît dans un tel excès que je crois votre dépense très considérable, et quand vous me dites qu'on ne dépense rien à Grignan, ah! il est vrai, je ne manquerai pas de le croire. Nous savons bien ce que c'est que ces effroyables débris et abîmes de toutes provisions. Et le jeu, pensez-vous que je croie que vous ne perdiez rien et M. de Grignan et vous ? Je suis assurée que cela passe la dépense ordinaire. Nous connaissons ces petites pluies^c qui mouillent fort bien². Mais, ma bonne, il y a des gens qui sont nés pour dépenser partout, comme il y en a qui se cassent la tête. Il n'y a aucun lieu de repos pour eux, ni qui puisse les ressuyer. Ils attirent le monde, la dépense, les plaisirs, comme l'ambre attire la paille. Il faut bien s'y résoudre, et monter dans le carrosse à quatre chevaux sans postillon. Mais, Dieu merci, ma bonne, vous ne périrez point, et c'est ici qu'on^d peut dire : *un bon mariage paiera tout*³. Ne vous figurez point que cela puisse manquer après le pas qui est fait; laissez un peu reposer votre cœur et votre imagination dans la certitude d'une si grande chose. Pour moi, je vous le dis franchement, ma bonne, j'en suis transportée. Mon père disait qu'il aimait Dieu quand il était bien aise; il me semble que je suis sa fille.

N'avez-vous pas vu le remue-ménage des évêques⁴ ? *Freluquet*⁵ ne tâtera point de Marseille; c'est un Bourlemont, qui ne < vous > fera^e ni chaud ni froid. Si vous me demandez où il *demeure*, je vous dirai que c'était l'année passée devant la Reine, aux Carmélites⁶. Croyez-vous que dom Côme se brouille pour la régale à Pamiers ? Et l'abbé Le Jay⁷, ne sera-ce pas une belle lumière de

l'Église ? La Mousse me mande tout en colère qu'il gouvernera son diocèse en jouant, tant il a de facilité dans l'esprit.

On soupçonne Madame la Dauphine d'être grosse¹. La faveur de Mme de Maintenon est toujours au suprême. Le Roi n'est que des moments chez Mme de Montespan², Mme de Fontanges³, qui est fort languissante. Monsieur de Rennes, qui a repassé par ici en revenant de Lavardin, m'a conté qu'au sacre de Mme de Chelles, les tentures de la couronne, les pierreries au soleil du saint sacrement, la musique exquise, les odeurs, et la quantité d'évêques qui officiaient surprirent tellement une manière de provinciale qui était là qu'elle s'écria tout haut : « N'est-ce pas ici le paradis ? — Ah ! non, madame, dit quelqu'un, il n'y a pas tant d'évêques. » Peut-être que vous mettrez ce petit conte avec celui que je fis malheureusement un soir dans votre petite chambre. Il n'importe, il est tout chaud, il faut qu'il passe.

DE L'ABBÉ DE COULANGES

Je ne puis m'empêcher, ma très aimable Comtesse, de vous témoigner ma surprise sur le miracle qu'il y a sujet de croire, avec toutes les apparences du monde, devoir éclater bientôt dans votre illustre maison. Soyez-en bien reconnaissante envers celui qui gouverne toutes choses et pour le ciel et pour la terre. Je l'en remercierai de très grand cœur, et le prierai que ce soit pour sa plus grande gloire et le salut des personnes à qui l'affaire touche³.

J'apprends aussi avec une indicible joie, et très sincère, que votre retour s'en ensuivra, car au moins j'aurai la satisfaction de vous remercier, en pleine santé, comme j'espère, de toutes les peines et inquiétudes que vous causa l'état où j'étais il y a un an, dont il me semble que je ne puis assez m'acquitter. Et puisque c'est tout de bon, dites-moi, je vous prie, si vous ne m'avez pas mandé que vous apporteriez une tapisserie de Grignan pour votre chambre que nous avons fait accommoder, et quelle hauteur elle a, afin de voir s'il y faudra un petit lambris tout autour, ou s'il suffira d'un simple ais et une peinture toute crue, d'un pied ou environ, au bas des cloisons et des murailles — si vous voulez aussi des plafonds de toile blanche pour couvrir les solives, et blanchir la poutre pour accompagner d'une même couleur tout votre petit appartement. Je compte aussi sur une petite tapisserie pour votre cabinet. Après tout, vous pouvez toujours faire un état certain de vos tapisseries du logis⁴. Réponse sur tout

ceci, ma belle Comtesse. Il n'y a plus guère de temps à perdre pour faire achever votre appartement, c'est-à-dire pendre et ferrer les portes, mettre les vitres et barbouiller aux endroits qu'il faudra.

Mille profonds respects, je vous prie, à votre illustre et ancien Monseigneur l'Archevêque, grand primat et patriarche de votre maison, et après lui, à votre seigneur époux et à toute son aimable famille. Si j'osais, je ferais savoir à cette céleste aînée la vénération que j'ai pour son mérite, qui l'élève au-dessus de tous les mérites des gens de la terre, qui sont vides le plus souvent des vrais biens. Dieu l'en remplisse de plus en plus ! Adieu, ma très incomparable Comtesse.

Ma lettre est devenue bien meilleure depuis que le cher *Bien Bon* m'a priée de lui laisser. Il vous dit ses sentiments tout naturellement, et d'une manière convenable à son caractère¹ et aux grâces que Dieu lui fait de ne compter les biens que par rapport à la manière dont Dieu les voit. Il est donc charmé de la vertu de Mlle de Grignan, la regardant comme une prédestinée et une favorite qui mérite tous ces respects. Ensuite, il jette les yeux sur les effets qui en retombent sur votre maison et, les voyant comme un enchaînement qui est dans l'ordre de cette même Providence, il en a une joie vraiment paternelle. Dites-lui, ma bonne, par un petit apostrophe, combien vous êtes contente de lui. Quand je la suis, ma bonne, vous devez l'être aussi. Il n'est que trop naturel, et cette même chose, qui est quelquefois assez désagréable, donne aussi, par la même raison, des assurances certaines de la bonté de son cœur².

Je vous conjure de dire à Monsieur l'Archevêque tout ce que vous jugerez à propos de tous mes sentiments, dont vous pouvez répondre³. Je veux la même chose pour M. de Grignan, et pour sa fille, fille céleste, et même pour la terrestre³, car il ne faut rien oublier. J'embrasse les marmots⁴ et je vous assure, ma chère bonne, que j'ai une sensibilité au-dessus des paroles, et de l'espérance de vous embrasser et des heureuses perspectives que je vois dans l'avenir. < Montgobert me mandait l'autre jour que Pauline lisait auprès d'elle les lettres de Voiture et qu'elle les entendait comme nous. >

807. À MADAME DE GRIGNAN

< Aux Rochers, > dimanche 15^e septembre [1680].

Que mon cœur vous a d'obligations, ma chère bonne, et que vous l'avez mis à son aise en lui donnant la liberté de vous espérer cet hiver! J'ai relu bien des fois cette aimable lettre, que je souhaitais si tendrement, et je disais : « C'est elle-même qui me parle et qui m'assure qu'elle vient à Paris un peu après la Toussaint¹. » C'est une douceur incroyable que de trouver dans sa poche une telle consolation, en attendant que nous soyons toutes deux un peu écrasées au coin de votre feu; ce ne sera du moins qu'après que M. Bruan nous a assurées du contraire², et quand je songe aux quatre chevaux neufs du vieux Évreux, je trouve que si c'est là notre destinée, nous aurons confiance à ce bon architecte, et que toutes vos raisons seront comme celles du cocher. J'ai bien médité cette histoire. Tout ce que je crois pouvoir faire de mieux à Paris, c'est d'y être assez souvent auprès de vous pour courir la même fortune.

Vous m'étonnez du secret que fait cette fille toute sainte à Mme du Janet de ses belles et bonnes intentions; il est si naturel de parler de ce qu'on désire et dont le cœur est plein que c'est commencer à se mortifier que de garder le silence dans une pareille occasion. C'est son humeur d'en user ainsi, et je comprends la raison qui la fait parler uniquement à monsieur son père, et en effet c'est assez puisque c'est ce qui règle le temps d'un séjour qu'elle ne veut pas qui soit plus long. Elle veut bien s'ôter la douceur de communiquer ses desseins; ils n'en sont que plus affermis dans < son cœur >.

Vous pouviez^a bien faire parler la *Pythie*, après avoir parlé vous-même le 1^{er} de septembre mieux que ne fit jamais Apollon³. Vous deviez bien me faire dire ce qu'était devenue toute cette presse qui surmontait votre château; il me semble que je vous avais laissée dans la rue des Orfèvres à la foire Saint-Germain, sur les quatre ou cinq heures du soir⁴, mais enfin il faut croire que puisque vous étiez sur votre petit lit, vous aviez trouvé le moyen de fendre la presse. Montgobert ne m'a

point écrit, et vous me parlez fort légèrement de votre santé. Il fallait me dire, ma bonne, si vous vous guérissez des remèdes que vous avez faits, et si cette maigreur sur votre maigreur ordinaire ne vous laissera pas au moins comme vous étiez. C'est un malheur étrange que ce qui vous est bon pour un mal vous en fasse un autre¹; cela modère les joies que l'on peut avoir d'ailleurs. Il n'est pas permis d'être sans chagrin dans ce misérable monde. Je ne regarde point non plus, ma bonne, à ces sources peu naturelles où vous trouvez de quoi satisfaire à tous vos goûts de magnificence. Il y a de grandes choses, qu'il faut regarder uniquement et, comme vous citez fort à propos, il y a un *temps de jeter la pierre et un temps de la ramasser*².

Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement; vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre*, comme on dit en ce pays. Car vous m'avez ôté la grossière ignorance sur bien des chapitres à force de vous écouter, et j'en sens le plaisir dans les occasions³. Nous avons eu ici une petite bouffée d'ombre et de reversis; le lendemain *altra scena*⁴. M. de Montmoron arriva, qui, comme vous savez, a bien de l'esprit, le P. Damaie⁵, qui n'est qu'à vingt lieues d'ici, mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection, les lettres de Corbinelli; les voilà quatre, et moi, je suis le but de tous leurs discours. Ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout. Mon fils soutenait votre *père*; le Damaie était avec lui, et la lettre s'y joignit, mais ce n'était pas trop de trois contre Montmoron. Il disait que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui passait par nos sens. Mon fils disait que nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons*. Voilà grossièrement le sujet de l'histoire⁶. Cela se poussa fort loin et fort agréablement; ils me divertissaient fort. Si vous aviez pu vous mêler comme Corbinelli dans cette dispute, vous auriez fortifié⁷ le bon Sévigné, qui est toujours fort incommodé de sa personne, quoiqu'il soit persuadé qu'il est en sûreté. Je le crois, mais il est malade des remèdes, aussi bien que vous. Il en a fait dont il n'avait pas besoin; ils ont agi sur son sang, et l'ont mis

dans un tel mouvement qu'il est tout plein de ces effroyables^a élevures qui donnent du chagrin à ceux qui les ont et à ceux qui les voient. Il est bien heureux d'avoir un peu de temps pour se reposer.

J'admiraïs hier comme nous sommes aisés à consoler^b du jeu par quelque chose de meilleur, et comme nous prenons patience aussi quand nous dépensons, comme je disais à Rennes, notre pauvre bien en pièces de quatre sols. Je vous dirai pourtant, sans vouloir vous contre-faire, ma bonne, car je hais les mauvaises copies des meilleurs originaux, je vous assure donc que mon âge et ma caducité me font souhaiter avec besoin^c de n'être pas toujours dissipée, et de remettre souvent des esprits dans ma pauvre tête. C'est, en vérité, ma chère bonne, ce que je fais tous les jours, ou dans mon cabinet ou dans ces bois, où nous avons un temps admirable depuis huit ou dix jours; c'est le véritable été. Il me semble que vous voulez savoir qui était cette petite compagnie qui nous a fait jouer. C'était une assez jolie femme de Vitré, qui a couché ici trois nuits; elle aime à jouer, et nous avions rassemblé les Launay¹, et nous ne cessions de jouer.

Mlle de Grignan emploie bien mieux son temps. Qu'elle est heureuse! En relisant plus exactement votre lettre, j'ai trouvé qu'elle parle confidemment de ses desseins à Mme du Janet, et que c'est de la conversation qu'elle a eue avec M. de Grignan qu'elle ne lui parle point. J'admire assez qu'on dise l'un sans l'autre, mais enfin elle sent la douceur de parler avec cette sage et bonne personne de ce qui lui tient au cœur. J'avais mal lu cet endroit. Mon Dieu! ma bonne, que toute cette affaire vous fera d'honneur, à vous en particulier, et qu'il semblera bien que vous aurez ménagé et conduit tout cela pour le salut de votre maison! Vous en recevrez de justes louanges². Ma chère bonne, je suis très sensible au dénouement de cette grande affaire. Nous admirerons ensemble les conduites de la Providence³. Je l'honore plus que jamais, et j'admire comme elle me fait profiter des pas que vous allez faire; je commence dès à présent à jouir de ce bonheur à venir.

J'ai donné tous les ordres nécessaires pour la *Carthage*. Ne vous en donnez, ma bonne, aucune peine. Il n'est besoin d'aucun argent, n'en envoyez point. La patience de ces petits créanciers ne sera pas mise à une longue

épreuve. Le Chevalier ne m'a point mandé s'il trouvait cet appartement joli; je crois qu'il est fort bien. Vous me paraissez bien convaincue de la dignité de ce M. de Fontanges, qui n'est point Fontanges¹; vous oubliez les *invalides*, ma chère bonne. Il ne faut point tant faire de révérences. Vous pourrez encore, et moi aussi, reprendre les sentiments de confiance² que nous avons chez Mme de Flamarens; on me mande qu'il n'y a rien de mieux éteint.

Je vous demande mille pardons, je trouve un petit livre de madrigaux de M. de La Sablière le plus joli du monde³. Il faut que je travaille cet hiver à les bien remettre avec vous. C'est un plaisir, ma bonne, que de n'avoir point de mémoire. Nous relisons Sarasin, et je suis aussi aise que la première fois; des *Petites Lettres*, tout de même. Ce sont des lectures nouvelles. Nous y en ajoutons encore, selon nos fantaisies, sans beaucoup de règle, mais avec bien du plaisir. Votre frère est d'un grand commerce sur ces sortes d'amusements. J'ai voulu tâter des *Préjugés*⁴, que je trouve admirables, et ce qui donne le prix à tout cela, ma très aimable, c'est que toutes ces choses me conduisent droit à vous. C'est une grande douceur que d'être assurée qu'on se retrouvera. Hélas! ma chère bonne, il y a un an que je vous dis adieu⁵; cela me fait mal. Je ne donne point au passé un si bon air que vous. Au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette; du moins j'en usais ainsi jusqu'à l'assurance de vous revoir. Présentement je lui pardonne en faveur de l'avenir; il est éclairé par l'espérance, qui me rend contente de tout.

Je voudrais l'être davantage de votre santé. Je crains que ce bain vous ait fait mal aux jambes⁶. Mon Dieu, que je vous admire de pouvoir durer avec des douleurs! Et ces coliques qui vous reprendront peut-être après vos bains! Je voudrais de tout mon cœur vous donner ma santé. Je n'oublie point la fin des lunes⁷, ma bonne. Soyez en repos; je suis indigne de vos soins. Mais pensez à vous, ma bonne. Faut-il que vous soyez toute votre vie dans la souffrance! Vous m'étonnez des desseins que vous croyez que cache Montgobert. Je ne la trouve point dissimulée, au contraire. J'ai envie de recevoir un de ses billets, qui me parle de l'état où vous êtes. Vous craignez trop de me dire vos maux. Adieu, ma

très aimable bonne. Recevez les amitiés du bon *Bien Bon* et de mon fils. Dites tout ce qu'il faut à Monsieur l'Archevêque. N'est-il point bien ravi de cette affaire qui est si bonne à sa maison ? J'embrasse M. de Grignan et toute sa couvée de tout mon cœur, grands et petits. Vous laissez bien là cette pauvre petite d'Aix, elle est étrangement égarée¹.

Ma chère enfant, je ne puis vous quitter ; je vous épuise.

808. À MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, ce mercredi 18 septembre [1680].

J'étais avant-hier chez la princesse, à qui je dis ce que vous lui conseillez pour Paris ; elle y est fort disposée, d'autant plus que la voilà dans un deuil épouvantable. Le père de Madame, qui est, comme vous savez, son beau-frère², est mort. Un gros Allemand le dit à Madame à peu près de cette sorte, sans aucune précaution. Voilà Madame à crier, à pleurer, à faire un bruit étrange. On dit à s'évanouir ; je n'en crois rien. Ce n'est point une personne à donner cette marque de faiblesse ; c'est tout ce que pourra faire la mort de fixer tous ses esprits³.

Savez-vous bien que Langlade les a eus fixés de telle manière que sa femme fut emportée de sa chambre, et lui mis sur la paillasse avec toute la contenance d'un mort ? Il passa un médecin par pur hasard. La scène est en Poitou. Ce médecin voulut le voir tout de même que celui dont vous me parlâtes au sujet de cette dame qu'il ressuscita. Il observa ce pauvre corps, il y trouva encore quelque chaleur. Il lui donna des remèdes dont on se moquait ; enfin il en vint à l'émétique, et l'on écrit à Mme de La Fayette qu'on est persuadé que Langlade en reviendra. Voilà une histoire qui ressemble fort à celle que vous savez⁴. Ce serait une perte pour Mme de La Fayette, qui trouve encore quelque douceur aux restes de ses amis.

On me mande qu'on parle de M. de Sillery pour gouverneur de M. de Chartres⁵, et de Mme de La Sablière pour Mlles de Nantes et de Tours⁶. Je n'en crois rien du tout. Il serait grossier de dire pourquoi ; il y a trop de raisons. Je ne sais auquel des courtisans la langue a fourché le premier ; ils appellent tout bas Mme de Maintenon Mme de *Maintenant*⁷. Ce jeu de

paroles n'est pas indigne du château que vous habitez. Cette dame de Maintenon ou de *Maintenant* passe tous les soirs depuis huit jusqu'à dix avec Sa Majesté. M. de Chamarande la mène et la ramène à la face de l'univers.

Je vois avec grand plaisir les saintes dispositions croître dans votre sainte fille, et son impatience s'accorde fort avec la mienne. Ne respectez-vous pas beaucoup cette créature ? N'est-ce pas un trésor de grâce, et une prédestinée¹ ? On ne peut plus vivre avec elle comme avec une autre. Cette distinction du ciel attire celle de la terre. Vous me manderez sans cesse vos desseins. Je trouve que M. de Vendôme a grande peine à déclarer les siens².

J'admire votre amitié d'être si attentive au mal de Mademoiselle, et de ne vouloir pas que ceux qui sont nés en 1627 prennent la liberté d'être malades³. Vous avez été plus en peine de cette princesse que toute sa noble famille, et son malheur est tel qu'il faut encore que ce soit moi qui vous en remercie. Je le fais aussi pour le soin que < vous > avez⁴ de penser à nous défaire de notre charge⁴, qui nous *charge*. Quand nous parlons d'entrer dans une autre, c'est dans l'extrémité, et en cas que nous soyons obligés d'en parler à M. de Louvois, parce qu'on ne croit point, en ce pays-là, qu'un homme puisse vivre ni respirer s'il n'y est engagé, mais le but de nos désirs serait de nous débarrasser entièrement de cette glu, qui fait une contrainte et un engagement dont on voudrait être tiré, du moins pour quelque temps ; < de sorte que si vous trouviez quelqu'un qui voulût effectivement d'une très jolie charge, et dont la jeunesse s'accordât d'ici à quelques années avec le titre de subalterne, ce serait la chose du monde la plus heureuse pour nous. > Si vous êtes destinée, ma fille, à nous faire ce plaisir, vous pourrez vous vanter d'avoir donné à votre frère le plus sensible qu'il ait jamais eu. La pensée d'être abandonné de M. de La Trousse le fait sauter aux nues, et la seule espérance de ce neveu de Brancas⁵ épanouira sa rate.

Mais aussi vous nous donnez l'exemple d'une philosophie admirable, lorsque vous vous détachez si aisément de l'espérance de revenir à Paris cet hiver :

*Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue⁶.*

- Épinac (comte d') à Bussy-Rabutin : II, 1088 (n. 3, p. 26).
- Grignan (François, comte de) à d'Aiglun : I, 1383 (n. 2, p. 663).
- Grignan (François, comte de) à Guitaut : I, 1403 (n. 3, p. 701) ; II, 1138 (n. 1, p. 108).
- Grignan (François, comte de) à Louvois : III, 1412 (n. 5, p. 534).
- Grignan (François, comte de) à Pontchartrain : III, 1543 (n. 4, p. 824).
- Grignan (Françoise-Marguerite de) à Berbissey : II, 1185 (n. 3, p. 197).
- Grignan (Françoise-Marguerite de) à Bussy-Rabutin : III, 1266 (n. 5, p. 239).
- Grignan (Françoise-Marguerite de) au comte de Grignan : II, 1378 (n. 3, p. 591), 1387 (n. 2, p. 606), 1389 (n. 4, p. 607) ; III, 1310 (n. 6, p. 339).
- Grignan (Jean-Baptiste de) à Louvois : III, 1521 (n. 3, p. 770).
- Grignan (Joseph, chevalier de) à La Garde : III, 1371 (n. 1, p. 454).
- Grignan (Louis, abbé de) à Gaignières : II, 1495 (n. 1, p. 862).
- Grignan (Louis-Provence de) à La Garde : III, 1382 (n. 9, p. 471).
- Hacqueville (d') à Guitaut : II, 1139 (n. 3, p. 108).
- Huxelles (Mme d') à La Garde : III, 1343 (n. 3, p. 397), 1411 (n. 3, p. 534), 1427 (n. 1, p. 566), 1438 (n. 1, p. 587), 1528 (n. 3, p. 788), 1597 (n. 1, p. 953), 1621 (n. 6, p. 1009).
- Jeannin de Castille à Bussy-Rabutin : II, 1126 (n. 5, p. 89).
- Montmorency (Mme de) à Bussy-Rabutin : II, 1319 (n. 2, p. 465).
- Pomponne à R. Arnauld d'Andilly : I, 922 (n. 6, p. 82).
- Pomponne à M. et Mme du Plessis-Guénégaud : I, 923 (n. 6, p. 83).
- Scudéry (Mme de) à Bussy-Rabutin : I, 1406 (n. 3, p. 708).
- Sévigné (Charles de) à d'Herigoyen : III, 1277 (n. 3, p. 260), 1279 (n. 5, p. 264), 1293 (n. 5, p. 299).
- Sévigné (Mme de) à Le Tellier, coadjuteur de Reims : I, 1026 (n. 4, p. 192).
- Sévigné (Mme de) [?] à Foucquet : I, 881 (n. 5, p. 48).
- Sévigné (Mme de) à Mme de Grignan : II, 1235 (en tête des notes de la lettre 512).
- Sévigné (Mme de) à Vaillant [mention d'une lettre de] : I, 1388 (n. 4, p. 674).
- Vaillant à l'abbé Charrier : I, 1388 (n. 4, p. 674).
- Vivonne à Louvois : II, 1281 (n. 1, p. 385).
- X à Mme de Sévigné : III, 1442 (n. 3, p. 593).

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES LETTRES
DE MADAME DE SÉVIGNÉ
ET DE SES CORRESPONDANTS
DE SEPTEMBRE 1680
À AVRIL 1696

Notices, notes et variantes
par Roger Duchêne,
avec la collaboration de Jacqueline Duchêne
pour l'établissement de l'Index